

du 28 mai au 11 juillet 2020
à la librairie Ombres Blanches
regardons passer les trains
avec Jean-Claude Biraben



© J.-C. Biraben, *La vache en vacances.*

Une exposition proposée
par la librairie Champavert
à Toulouse

Ombres blanches, librairie,
50 rue Gambetta,
galerie L'Atelier, 9 rue Mirepoix,



Qui n'a pas vécu pendant son sommeil une ou plusieurs vies trépidantes, tourmentées, autrement plus réelles et plus prenantes que la misérable vie quotidienne? Avant de dormir et de rêver n'avez-vous pas été étonnés, alors que vous étiez plongés dans une sorte de somnolence, des idées, des images, des phrases qui vous venaient à l'esprit et vous révélaiement à vous-mêmes des préoccupations qu'à l'état de veille vous ne vous connaissiez point? [...] La raison est rentrée dans sa niche et rongé son os éternel. (Benjamin Péret, 1929)

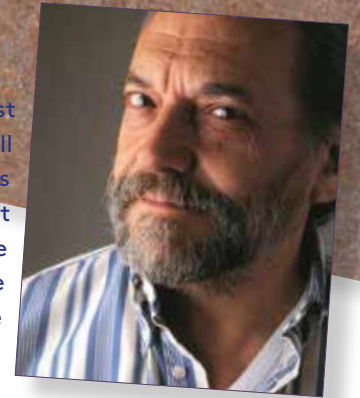
À la fin des années 20, avec ses amis surréalistes, Benjamin Péret ouvrait bien des voies en délivrant le rêve par la pratique de l'écriture automatique. Cela n'échappa en rien à Jean-Claude Biraben, qui s'employa à transformer les expressions, les images, les jeux qui lient les mots aux idées, en objets. C'est dans les galeries que ces « objets » furent accueillis, dès le début des années 70. Chez Simone Boudet, dont il convient ici de saluer la mémoire, comme celle des derniers des surréalistes, José Pierre, Adrien Dax, Raymond Borde, et d'autres encore, qui à Toulouse et ailleurs suivirent l'artiste dans ses inventives flâneries. Pour ma part, depuis la librairie à laquelle Éric Losfeld, l'éditeur de tous ces poètes et artistes du surréalisme, donna un nom, Ombres blanches, je me souviens de Jean-Claude Biraben, de son sourire discret et son œil malicieux. La librairie est heureuse d'ouvrir ses espaces à ce que contiennent encore ses fantaisies et illuminations, et de s'associer à cet effet à Roger Roques et à sa librairie Champavert, qui sait mieux que quiconque préserver la part d'enfance émerveillée que Jean-Claude Biraben a voulu modestement nous transmettre.

Christian et Martine Thorel remercient Roger Roques et Laurette Llahi-Roques sans lesquels cette exposition n'aurait pas existé.

Les librairies Champavert et Ombres blanches remercient Gérard Durozoi, Gérard Roche et l'Association Benjamin-Péret, Jean-Claude Carrière, Philippe-Gérard Dupuy, Christian Bernard et le Printemps de Septembre, Annie-Dax-Rowling et Chritine Brenta, Pascale Marange et Toni Alvarez (+).



JEAN-CLAUDE BIRABEN est né à Arthès, près d'Albi, en 1933. Il n'était pas l'homme des notices biographiques, tant il est vrai que quelques lignes ne peuvent rien dire de trente mille matins et d'autant de soirs. Si on sait que des nuits furent consacrées au jazz et à la pratique professionnelle de la contre-basse, on ne sait rien des matins. Quant aux journées, sûrement la lecture des surréalistes et des aphorismes de Lichtenberg, la fréquentation des amis, nombreux. Et la fabrication de centaines d'objets inspirés de l'imaginaire et de la peinture surréalistes, du nonsense et du calembour. Ces inventions d'un génie du collage et du bricolage, qui ont fait l'admiration de tous les survivants du mouvement d'André Breton et de Benjamin Péret, ont fait l'objet de bien des expositions, depuis le début des années 70, jusqu'à ce que l'artiste soit lui-même surpris par son propre détournement, et sa propre disparition. C'était en 2018.



Bibliographie

De nombreux textes ont été consacrés à l'œuvre de Biraben, par ses amis du surréalisme (et alentours). Mais le livre le plus abouti reste celui de José Pierre, *L'enfance préservée de Jean-Claude Biraben*, publié en 1992 par les éditions Loubatières à Toulouse, réalisé sous la direction de Toni Alvarez.

Outre les 27 livraisons de la revue *Le Pique-Feu* (2001 à 2014), « auto-éditée », avec la complicité (pour la maquette) de Toni Alvarez, Jean-Claude Biraben a publié pour ses amis, en 2016 et 2018, deux recueils de textes courts et aphorismes, *Paragraphes*, et « prendre ses jambes à son cou ».

Expositions de Jean-Claude Biraben

À la Galerie Simone Boudet, « sa » galerie de Toulouse, une bonne dizaine de fois, entre 1974 et 1993.

1975 : Créteil, Maison de la Culture. 1975 : Galerie Huguerie, Bordeaux. 1981 : Exposition *Lâchez tout* CAPC Bordeaux. 1982 : Centre Léonard de Vinci à l'ENAC, Toulouse. 1984 : Exposition *Objets en dérive*, Centre Pompidou, Paris. 1986 : Musée Lécuyer, Saint-Quentin. 1986 : Exposition *Changer la vue*. Musée Henri-Martin, Cahors. 1991 : *Jugar amb l'art*. Musée des Jouets, Figueras. 1999 : Galerie L'or du Temps, Paris. 2000 : Exposition à Odysud, Blagnac. 2016 : Galerie Gratadou Intuiti, Paris.

2020 : *Voyage à Myroboland*. Première exposition « posthume » des œuvres de Biraben, réalisation Roger Roques, Galerie Loin-de-l'œil, Gaillac.

L'Association des amis de Benjamin Péret a été fondée en 1963 pour défendre la mémoire du poète et assurer le rayonnement de son œuvre. Elle a édité les *Œuvres complètes* (7 tomes) aux éditions Losfeld et José Corti. Depuis 2012 elle édite les *Cahiers Benjamin Péret*, revue annuelle (8 numéros parus à ce jour), publiant régulièrement des inédits et des études sur l'œuvre.



Cahiers Benjamin Péret
Association des amis de Benjamin Péret
50, rue de la Charité 69002 Lyon Tél. 06 43 01 49 60
<http://www.benjamin-peret.org>



© J.-C. Biraben, Haute école.

parmi
les quarante
objets exposés



© J.-C. Biraben, POETLE.



© J.-C. Biraben, CABRITA.

LE PIQUE-FEU

N° 1 - OCTOBRE 2001

rédaction : jean-claude biraben un allée des soupis trente et un mille toulouse
tél. : zéro cinq soixante et un cinquante-deux trente-quatre cinquante-trois



Le jeu de
Bourgeois, G. G. G.

photos : philippe-gérard dupuy, mise en pages : tony alvarez

LE PIQUE-FEU

N° 6 - JANVIER 2003

rédaction : jean-claude biraben un allée des soupis trente et un mille toulouse
tél. : zéro cinq soixante et un cinquante-deux trente-quatre cinquante-trois



Un jeu de
Bourgeois, G. G. G.

photos : philippe-gérard dupuy, mise en pages : tony alvarez

LE PIQUE-FEU

N° 7 - AVRIL 2003

rédaction : jean-claude biraben un allée des soupis trente et un mille toulouse
tél. : zéro cinq soixante et un cinquante-deux trente-quatre cinquante-trois



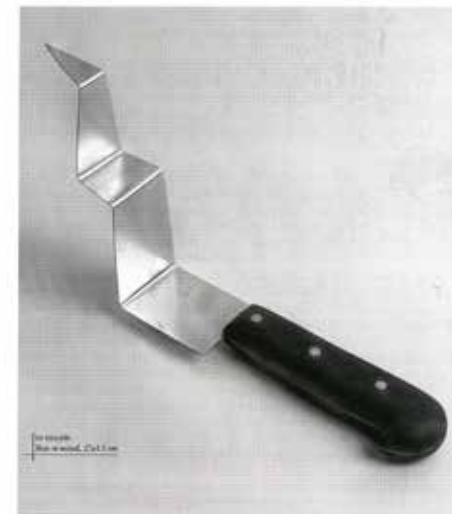
Le jeu de
Bourgeois, G. G. G.

photos : philippe-gérard dupuy, mise en pages : tony alvarez

LE PIQUE-FEU

N° 11 - AVRIL 2004

rédaction : jean-claude biraben un allée des soupis trente et un mille toulouse
tél. : zéro cinq soixante et un cinquante-deux trente-quatre cinquante-trois



Le jeu de
Bourgeois, G. G. G.

photos : philippe-gérard dupuy, mise en pages : tony alvarez

LE PIQUE-FEU

N° 12 - OCTOBRE 2004

rédaction : jean-claude biraben un allée des soupis trente et un mille toulouse
tél. : zéro cinq soixante et un cinquante-deux trente-quatre cinquante-trois



Le jeu de
Bourgeois, G. G. G.

photos : philippe-gérard dupuy, mise en pages : tony alvarez

LE PIQUE-FEU

N° 13 - JANVIER 2005

rédaction : jean-claude biraben un allée des soupis trente et un mille toulouse
tél. : zéro cinq soixante et un cinquante-deux trente-quatre cinquante-trois



Le jeu de
Bourgeois, G. G. G.

photos : philippe-gérard dupuy, mise en pages : tony alvarez

LE PIQUE-FEU

N° 14 - AVRIL 2005

rédaction : jean-claude biraben un allée des soupis trente et un mille toulouse
tél. : zéro cinq soixante et un cinquante-deux trente-quatre cinquante-trois



Le jeu de
Bourgeois, G. G. G.

photos : philippe-gérard dupuy, mise en pages : tony alvarez

LE PIQUE-FEU

N° 15 - OCTOBRE 2005

rédaction : jean-claude biraben un allée des soupis trente et un mille toulouse
tél. : zéro cinq soixante et un cinquante-deux trente-quatre cinquante-trois



Le jeu de
Bourgeois, G. G. G.

photos : philippe-gérard dupuy, mise en pages : tony alvarez

**Le Pique-Feu,
bulletin de liaison
de Jean-Claude
Biraben
pour ses amis.
vingt-sept
livraisons
de 2001 à 2014.**

**Toutes les images
du Pique-Feu
ont été réalisées
par le complice
des imaginations,
le photographe
Philippe-Gérard
Dupuy.**

« De même que Max Ernst disait des peintures de Magritte que c'étaient "des collages entièrement peints à la main", certains pourraient être tentés de dire des "objets" de Jean-Claude Biraben que ce sont des tableaux de Magritte réalisés dans les trois dimensions. Il est clair que, tout comme les tableaux de Magritte, les "objets" de Biraben obéissent à deux tentations majeures : d'une part, la séduction métaphorique; d'autre part, un glissement métonymique [...]. Mais il paraît non moins évident que ces deux tentations tendent à se recouper, comme pour illustrer le postulat du psychanalyste Guy Rosolato selon lequel seule "l'oscillation métaphoro-métonymique" serait à même de procurer la "jubilation" (trait distinctif de notre artiste toulousain!). "L'oscillation métaphoro-métonymique"? Un seul exemple me suffira pour passer du jargon érudit au langage de "l'honnête homme", celui du Sentier, cette brouette qui s'étire et ondule au gré du chemin emprunté, produit à la fois d'une relation analogique entre le véhicule et son parcours, et d'une confusion résultant de la contiguïté entre le premier et le second.

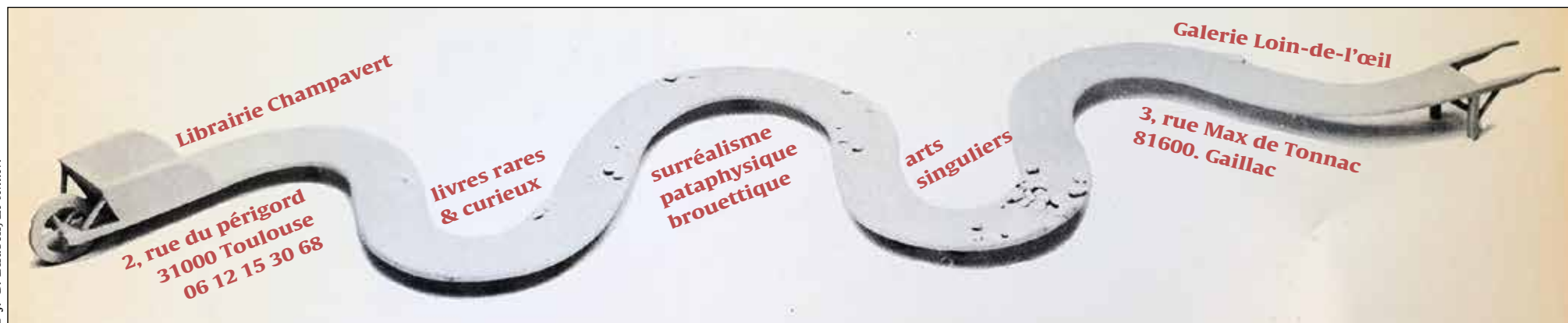
Pourtant, ce dont ne réussissent pas à rendre compte ni le langage du psychanalyste ni le mien, c'est qu'une œuvre comme *Le Sentier* parle directement aux yeux et à l'esprit de celui qui la regarde [...] car cette brouette qui ne fait qu'un avec le sentier, sans qu'il soit en mesure de dire pourquoi, ça le change des brouettes qu'il faut tenir à bout de bras et des sentiers où il faut marcher (et peiner si justement l'on y pousse une brouette chargée, que ce soit de fleurs ou de fumier)! Et c'est cela

la "jubilation" : quand l'esprit de l'homme lui permet de prendre sa revanche sur les contraintes quotidiennes, à commencer par le travail...

[...] Par ce privilège qui lui appartient de se situer à la fois dans le champ des formes objectives et dans celui des formes subjectives (deux domaines que trop de prétendus historiens d'art ont voulu décrire comme antinomiques, notamment au sein du Surréalisme) Jean-Claude Biraben me paraît appelé aux plus excitantes révélations. Peut-être lui appartiendra-t-il de faire la preuve que ces deux démarches centrées, l'une sur "l'objet surréaliste" (l'objet extérieur devenu enfin conforme à nos désirs les plus secrets), l'autre sur "l'automatisme" (ces mêmes désirs imposant leurs exigences et leurs formes au détriment du monde extérieur), "cessent d'être perçues contradictoirement". Dans ce cas, il n'est pas au bout de ses peines, ni nous au bout de notre « jubilation »...

JOSÉ PIERRE, le 2 avril 1980 ; extrait d'un texte accompagnant l'invitation à l'exposition de Biraben, Galerie Simone Boudet à Toulouse printemps 1980.

JOSÉ PIERRE (1927-1999), fut un des membres les plus actifs du dernier groupe surréaliste, autour d'André Breton, de 1952 à 1969. Organisateur d'expositions, spécialiste reconnu et chercheur au CNRS, il fut surtout l'auteur de très nombreux essais sur le surréalisme et les mouvements de l'art moderne, et sur l'érotisme, pour partie publiés par Éric Losfeld au Terrain Vague.



N'ayant pour luminaire que la lune au fond d'un broc, rendez-vous avec mon amie la chouette. Très flattée que Picasso lui ait demandé de poser pour lui. Ensuite, légèrement contrariée, non seulement parce que le maître l'a affublée d'un bec exagérément crochu pour faire écho au clou planté dans la porte à l'arrière-plan, mais encore d'avoir été dérangée pour une simple lithographie sans titre, alors qu'elle avait rêvé d'une peinture à l'huile, même de format modeste. Ainsi va la vanité, qui s'envole. Elle en a gardé l'habitude de se percher sur le dossier de ma chaise, donnant à notre conversation l'aspect comique d'une séance de psychanalyse, moi lui tournant le dos. Depuis longtemps, nous dialoguons sans phrases, rien qu'avec des mots.



« Paquebot », me dit-il. Je réponds : « Pomme de terre. » Après avoir fait semblant de réfléchir, elle me glisse à l'oreille : « Violoncelle ». Immédiatement je rétorque : « Corde à sauter ». Elle hulule : « Dentiste ! ».

Ainsi les mots se colorent du halo de leur voisin, se magnifient, s'auréolent de la magie du jamais vu. Cela suffit à notre bonheur. Je me doute que ce genre d'entretien ne conviendra pas à ceux qui divisent l'arc-en-ciel en sept couleurs, ni plus ni moins.

Nous finissons par l'échange le plus banal : « Au revoir. » – « À une de ces nuits ! »

Puis j'ai vidé le broc. De son eau et de sa lune.

Jean-Claude Biraben est l'auteur de plusieurs textes, celui-ci est tiré de *Paragaphes*.

Jean-Claude Biraben est l'auteur de plusieurs textes, celui-ci est tiré de *Paragaphes*.

Jean-Claude Biraben est de ces artistes dont le travail ne cesse de prendre le commentateur, sinon par surprise, du moins en porte-à-faux, dans la mesure où il touche alternativement, ou peut-être comme en secret simultanément, à l'écriture poétique et à l'élaboration d'objets s'inscrivant, pour faire vite, dans la lignée de certaines représentations de Magritte aussi bien que des propositions de Man Ray¹. Le surréalisme, auquel Biraben se rattache comme de biais par ses amitiés et la nature même de ses productions² nous a enseigné les vertus de la non-spécialisation, mais existe durablement une tentation de privilégier un aspect de l'œuvre sur l'autre.

Si les premières manifestations publiques de Biraben, tant dans ses expositions que dans ses publications, scindent en deux ses activités, c'est très vite qu'il affirme sa double compétence – notamment en 1979, dans *Discours*³, où il intervient par des textes et des photographies de quelques objets de son invention. À examiner ces derniers et à lire ses textes – les uns et les autres se côtoyant dans les livraisons du *Pique-Feu* qu'il fait parvenir à ses complices entre octobre 2001 et juin 2014 – on constate sans trop de mal que textes et objets ont en commun le recours, plus étonnant dans les seconds que dans les premiers, à des jeux rhétoriques qui consistent aussi bien à prendre au pied de la lettre des expressions rituelles pour en déduire des consé-

1. Je laisse ici de côté une troisième veine, qui concerne les activités de Biraben dans le milieu toulousain du jazz, dont les plus curieux trouveront quelque écho dans *De Briques et de jazz. Le jazz à Toulouse depuis les années trente*, de Charles Schaeffer (éd. Atlantica, 2014).

2. Il a fréquenté Adrien Dax, et quelques surréalistes belges (Tom Gutt, Gilles Brenta) ; il a pratiqué l'écriture automatique et a lu Péret, et l'on trouve dans son œuvre de nombreuses allusions textuelles aux principes et acteurs du mouvement aussi bien que des hommages explicites — à Toyen, Miró, Arp, Ernst, à Ferdinand Cheval ou Alice, ainsi qu'à Giovanna. Dans *Le Pique-Feu* n° 20, il cite « le jeu de l'un dans l'autre » pour proposer une série de « métaphores ».

3. Ouvrage collectif, organisé par Jean-Michel Goutier, Plasma, *Le Récipiendaire*, 1979.

quences surprenantes qu'à multiplier des effets métaphoriques finissant par composer un univers autonome, traversé d'humour aimable, qui vient se substituer subrepticement à notre quotidienneté avec une sorte d'aisance ou d'évidence, révélatrice de la nécessité à laquelle il obéit. De surcroît, le texte peut commenter ce fonctionnement rhétorique; l'un des contes brefs réunis dans *Paragraphes* commence ainsi par l'évocation de la transformation métaphorique d'un objet : « Par des effets en cascade, si rapides qu'ils sont passés inaperçus, le lavabo en faïence émaillée est devenu crépuscule d'été », cette métamorphose entraînant la suite des aventures.

La fécondité des mots engendrant comme d'eux-mêmes des expressions remarquables, pour peu qu'on leur laisse toute latitude pour s'organiser à leur convenance – confiance sans doute déduite de sa pratique de l'automatisme –, Biraben la vérifie à partir de formules préexistantes : son *Dictionnaire à la page* – dont le titre renvoie non à un goût pour la dernière mode mais à un mode d'emploi – paraît à 150 exemplaires en mars 1998, sous l'aspect d'une boîte en carton contenant une série de fiches fournissant alphabétiquement des exemples d'application de la règle indiquée : « le jeu consiste à compléter la définition d'un mot par des extraits de la page de dictionnaire où il se trouve » (il appartient bien entendu au lecteur de jouer à son tour, en variant les mots à enrichir, ou en changeant de dictionnaire). Jeu avec un contexte prédéfini, que l'on pourrait à la rigueur rapprocher de la célèbre méthode S + 7 de l'OU.LI.PO⁴, à ceci près que les résultats sont davantage déterminés par la résonance, poétique, burlesque ou simplement déroutante, qu'en espère Biraben. Qu'on en juge : « Âme. Principe spirituel de l'homme provenant des concrétions intestinales des cachalots », « Gant. Pièce de l'habillement qui recouvre une association de malfaiteurs », « Lendemain. Jour paresseux revenant tourmenter les vivants avec lenteur », « Vache. Femelle du brouillard qui traînasse », etc.

4. Petits rappels : l'OU.LI.PO est l'Ouvroir de littérature potentielle, fondé en 1969 par Raymond Queneau et François Le Lionnais, qui a pour but d'explorer la potentialité littéraire de contraintes et de structures préétablies. La méthode S + 7 remplace systématiquement chaque substantif d'un écrit donné par celui qui le suit en septième position dans un dictionnaire.

Une certaine qualité de merveilleux naît ainsi du jeu, même s'il se pratique seul. Elle peut aussi bien provenir d'une contrepèterie, qui, après avoir fait sourire, assume un sens second parfaitement vraisemblable : « Octobre. Le gant se tâte. » Dans « *prendre ses jambes à son cou* », il est ainsi question « d'un mandat d'arrêt — non un Man Ray dada », et les jeux verbaux les plus variés abondent dans ce dernier texte, sans doute à sa façon enjouée et légère, le plus voisin d'un conte de Péret : on y croise, parmi bien d'autres, « un souffleur, son trou sous le bras, en quête d'un théâtre », « un nom commun qui mendiait des adjectifs », « un livre bref dont la table des matières ne serait qu'un guéridon » (difficile de mener plus loin une certaine logique), et l'on peut « s'immobiliser sur le trottoir pour regarder passer la vie courante ». Le dernier intervenant est un enfant, seul capable de « voir, par exemple, un poisson ailé voler au-dessus d'une pendule en jouant du violon ». Présence qui rappelle qu'il y a dans les écrits de Biraben une part d'enfance jamais perdue, à la fois indocile et capable de s'évader des règles admises par la puissance de l'imagination. « Mon enfance », confiait *Paragraphes*, « je me suis toujours désaltéré à ce puits artésien — d'Arthès, Tarn, mon village natal – qui jaillit à chacun de mes pas « sous l'effet de la pression de la nappe souterraine » ». La fantaisie, même la plus débridée, peut s'accommoder d'une certaine rigueur, pourvu que cette dernière passe presque inaperçue : ce n'est par exemple qu'en seconde lecture (au mieux) que l'on s'aperçoit que les poèmes réunis dans *des loups à cinq pattes* sont de longueur décroissante.

De leur côté, les objets – dont le fini impeccable est comparable au caractère intangible de ces formules et ritournelles que peut privilégier Biraben par goût des formes brèves, dont on ne peut changer un mot sans en détruire le charme ou l'efficacité – rendent visibles des tropes en les matérialisant dans des formes nommables. Ce transfert concerne non seulement la métaphore et la métonymie, ces deux ressources majeures de l'écriture poétique, comme l'avait souligné José Pierre⁵, mais aussi le calembour ou l'anagramme, que Biraben (re)définit comme « unité de mesure de la légèreté ». Ainsi *La Chemise*, découpée en forme de chauve-souris, doit être, en tant que telle, clouée,

5. Dans son ouvrage de 1993 : *Biraben (l'enfance préservée de Jean-Claude Biraben ou les nouvelles aventures de l'objet)*, éd. Loubatières, Portet-sur-Garonne.

faute de porte de grange, sur une planche (métaphore). *La Scie* (1977) surprend par sa lame figurant une feuille démesurée (métonymie). *Le Billard* (1980) inscrit sa table dans l'espace dessiné par une queue brisée en quatre (métonymie). *Le Saut à la corde* (1992) est constitué par un seau métallique découpé pour silhouetter une fillette s'adonnant à son jeu préféré (calembour et métaphore). Une boîte de conserve peinte en ocre annonce des *Miettes de temps* (calembour, métaphore – et clin d'œil aux *Times capsules* de Warhol?), titre qui englobe dans le même numéro (24) du *Pique-Feu* une série de proses entremêlant humour et nostalgie, et qui correspond à une thématique fréquente, irriguant les textes et les nombreux objets (montres, réveils) relatifs au temps et à son écoulement. Ce que Francis Édeline, en rhétoricien compétent, nommait en 1979 des « métaphores perceptives⁶ » s'enrichit de plus rares anagrammes perceptives, dont les lettres forment les titres de certains objets : si *La Niche dans le chien*, inversant une formule convenue comme une banale contrepèterie, propose une construction qui confond visuellement les deux mots-choses, le plus énigmatique *A.E.G.N.*, gravé sur le socle d'un ange effectuant un mouvement de brasse, est explicité lorsque l'œuvre est reproduite : (ange, nage). Biraben, dans son dernier ouvrage, a pointé « le génie anagrammatique de la neige », c'est bien ce génie, mais sans neige, qui détermine *A.C.E.N.O.* (canoë, océan), *A.C.E.R.T.* (carte, trace), *A.E.N.S.* (ânes, anse) ou *A.D.I.R.S.* (isard, radis). Chaque titre range alphabétiquement les lettres, chaque objet joue d'équivalences formelles autorisant la métaphore qui fonde l'anagramme, ou se présente parfois à la façon d'un rébus en volume : *E.I.L.L.R.S.U.* est au premier regard un poisson qui, posé sur une pile de volumes rectangulaires, tient devant lui un livre ouvert, c'est en réalité un (silure, liseur).

Bien entendu, lorsque Biraben passe de l'élaboration d'objets à la peinture, il continue à explorer son royaume ludique des métamorphoses verbo-visuelles : *Ciel couvert* (reproduit dans *Le Pique-Feu*, n° 23, mars 2011) consacre la plus grande part de sa surface à un ciel apparemment bleu, où s'inscrit en ocre un astre-assiette entouré des trois couverts de rigueur. Le titre, économisant la conjonction qui aurait seulement additionné les deux « motifs », joue d'un double sens qui produit l'indistinction de ces derniers : le tableau expose une métaphore.

6. Dans 25 n°s 25-26.

« Grand rhétoricien » souriant, Biraben savait faire profiter ceux avec lesquels il se trouvait en connivence de ses trouvailles, par l'envoi périodique de son *Pique-Feu* et de ses ouvrages, volontiers auto-édités. Sans se croire autorisé à hausser le ton, il laisse une œuvre riche en surprises délectables, témoignant de la qualité d'un homme éminemment aimable. Le message qu'il prêta, dans *Le Pique-Feu*, n° 17, à un visiteur inconnu est sans doute, au-delà de sa naïveté apparente, porteur d'une vérité profonde : « Merci, monsieur Biraben, pour votre invitation. Nous sommes allés à votre exposition avec ma femme, et ça a beaucoup plu aux enfants ».

GÉRARD DUROZOI, né en 1942, a enseigné la philosophie à l'Université de Lille. Il a fréquenté le groupe surréaliste dans les années 60. Il a dirigé de nombreux ouvrages collectifs sur les mouvements artistiques au xx^e siècle, et des monographies d'artistes modernes et contemporains, notamment aux éditions Hazan.

LE PRINTEMPS DE SEPTEMBRE EST LE FESTIVAL D'ART CONTEMPORAIN DE TOULOUSE

IL REVIENDRA EN 2021
FÊTER SES 30 ANS AVEC SES EXPOSITIONS
SES CONCERTS
SES PERFORMANCES

C'EST AUSSI UNE ADRESSE
(2, QUAI DE LA DAURADE) OÙ SON ÉQUIPE TRAVAILLE
ET VOUS ACCUEILLE
POUR DES RENCONTRES
DES CONFÉRENCES
DES EXPOSITIONS

WWW.PRINTEMPSDESEPTEMBRE.COM

UNE DES EXPOSITIONS DE 2021 PRÉSENTERA DES PIÈCES
DE JEAN-CLAUDE BIRABEN À LA LIBRAIRIE OMBRES BLANCHES.

« [...] Non, non ! En aucune façon ! D'autant plus que Biraben est aussi l'introducteur en France de la "Main de masseur", l'apôtre de la "Bouteille à l'ancre" et l'auteur d'une œuvre aujourd'hui condamnée, "La faucille est marteau", qui ne relève en rien d'un a-parté socioculturel comme on l'entendait au siècle dernier.

Quand à son fameux "amalgame", je dirai que s'il n'a pas véritablement inventé le "Bras d'honneur", il l'a considérablement perfectionné, ainsi que la "Mine de rien", d'où il a su extraire des merveilles. Je n'aurai garde d'oublier sa "dent de laid" et son "Poêle de la bête", aujourd'hui introuvable ainsi que sa "Marche à suivre", qui a ouvert tant de portes.

Je ne prétends pas imposer au *Grand Larousse Illustré* (on sait que Biraben préférait les petites blondes sans tatouages) une rectification, mais je tenais à rendre hommage à l'auteur fastueux de *L'Échelle des valeurs* et des *Cheveux de l'occasion*.

Quand à la notion même de dictionnaire où le voici défiguré, on sait que Biraben préférait les manuels. Je n'en dis pas plus. »

JEAN-CLAUDE CARRIÈRE

